

## Rapport de correction

### Epreuve de littérature – Session 2019

Durée : 3 heures, coefficient : 2

Selon l'habitude, deux textes étaient proposés à la réflexion des candidats, cette année un passage des *Illusions perdues* de Balzac et un fragment de Pascal.

Pour ce qui est de Balzac, les candidats se sont appliqués à construire leur commentaire de texte et à formuler une question directrice explicite, même si cette question ne correspondait souvent à aucune problématisation vigoureuse.

S'ils ont globalement essayé de mettre en œuvre une analyse poétique et rhétorique du texte, les commentaires ont malheureusement souffert d'un nombre inhabituel de contresens, essentiellement du fait d'une instruction historique, mais aussi littéraire, insuffisante : les meilleures copies, témoignant d'une lecture effective de Balzac et non de la simple reproduction de lieux communs à propos de cet auteur, sont celles qui ont su éviter ces deux écueils, du fait même de cette lecture effective, car lire Balzac est une manière d'acquérir des connaissances historiques.

Les contresens provenaient aussi d'une méconnaissance du lexique : un gentilhomme n'est pas un homme gentil ni un bourgeois. Les copies filant l'un ou l'autre voire les deux contresens ensemble ne pouvaient accéder à l'explication précise du ton et des enjeux critiques du texte. Comme l'inventivité en matière de contresens n'a pas manqué lors de cette session, des candidats ont cru lire, dans l'unique portrait proposé par le texte, deux portraits dissociés : celui d'un gentilhomme anonyme et celui d'un Monsieur de Bargeton venu le visiter.

Les copies honorables ont heureusement su produire des commentaires au moins attentifs aux enjeux sociaux du passage, même si les enjeux politiques et historiques ont été trop rarement expliqués. La différence de qualité existant entre ces dernières tient d'abord à la qualité de la langue écrite, assez variable.

Trop de commentaires sont parfaitement redondants, pour ne pas dire mimétiques de leur objet, ce qui se lit dès l'annonce du plan : « après avoir vu que M. de Bargeton est idiot, nous verrons qu'il est banal ». Si, dans les meilleures copies, la boîte à outil rhétorico-stylistique est souvent convenablement employée pour nourrir les analyses de détail, on ne prend pas suffisamment au sérieux la question générique dans son interaction avec le sens du passage. Le travail de dissection textuelle ne fait jamais corps, mais se prête à d'inlassables relevés

soucieux de vulgariser, en termes psychologisants, la langue de Balzac (« heureux muet », par exemple, signifie « imbécile heureux »). Le mot « satire » est rarement employé, et si le « réalisme » est convoqué, c'est toujours dans le sens étroit – et finalement erroné – d'un rapport d'adhésion documentaire et immédiat au monde (dont on loue, avec force hyperboles, l'incroyable exactitude... en feignant d'oublier que M. de Bargeton, contrairement à son type, est un être de papier), alors que Balzac est évidemment un grand faiseur de fictions, un audacieux styliste des passions et de l'imaginaire : réalisme, oui, mais à condition de ne pas cantonner le réel au donné, au visuel et à la matière inerte. La pente vitaliste de Balzac et l'héritage de la physiognomonie ne sont jamais évoqués.

Certes, le texte n'était pas facile à commenter, car ce portrait était en apparence assez peu tendu (même si la première phrase plaçait le gentilhomme sur un *continuum* particulièrement subtil, digne de la casuistique précieuse). Pour problématiser leurs travaux, certains candidats, imitant en cela les « bavards d'Angoulême », ont désespérément tenté de magnifier notre pauvre Dandin, en protestant qu'il n'était pas si sot que cela mais qu'il disposait d'une formidable hauteur de vue, juché sur ses pattes de cigogne. L'intégration problématique de Bargeton à la petite société qui le tolère offrait sans doute une piste, mais nombreux furent les candidats à simplifier cette opposition et à livrer, clé en main, une seconde partie sur « la critique sociale ».

Pour enrichir les commentaires, il eût fallu étudier l'organisation de la description, son ironie mordante (repérée dans les meilleures copies), le jeu sur les différents systèmes de signes et leurs interactions (le corps, le sourire, le silence, la parole), la tradition du portrait satirique (Juvénal, La Bruyère, le Molière du *Misanthrope* ici...). La question est finalement toujours la même : en quoi ce portrait est-il singulier ? En quoi cet idiot est-il, comme le confirme l'étymologie, un être spécial ? Il fallait donc s'interroger sur la profondeur littéraire de la bêtise et sur la dialectique entre l'individu singulier et son type. Un des intérêts du texte consistait dans le dévoilement de l'éthique de l'honnête homme, héritée de la Renaissance et du XVII<sup>e</sup> siècle, se traduisant par la contamination des valeurs aristocratiques par la médiocrité bourgeoise (et provinciale : Angoulême), par le déclin de l'idéal de la conversation, ici dominée par la vie organique (les « sensations » confondues avec des « idées »).

Le jury déplore également :

- des incorrections syntaxiques en grand nombre : ainsi, pour introduire la problématique, beaucoup méconnaissent la différence entre l'interrogative directe et l'interrogative indirecte.
- des fautes d'orthographe trop nombreuses (parfois même en recopiant les citations et les noms

propres : M. de Bargeton est devenu M. Bargeton, de Bergeton, de Bergeron, de Bergaton...) et trop de négligences dans l'accentuation, la ponctuation et la coupure des mots en fin de ligne.

- beaucoup d'impropriétés et de barbarismes (*ridiculいたé/vertuosité, movable/inchangeant/incapabilité...*).
- des contresens parfois ou des interprétations forcées.
- certaines graphies difficiles à déchiffrer, voire illisibles...
- une invasion d'anglicismes qui font à présent obstacle à la compréhension claire et simple des mots obvia de la langue française.

L'explication « mot à mot », qui suit le texte au lieu de l'expliquer, reste largement majoritaire, les références d'intertextualité aux textes de la bêtise dans l'œuvre de Balzac ou dans ses prédécesseurs immédiats étaient inconnus. À l'inverse, de bonnes copies ont su faire un parallèle subtil et intéressant entre la bêtise chez Balzac et celle-ci chez Flaubert, en particulier dans les *Trois Contes. Illusions perdues* de Balzac devient souvent un texte *réaliste*, non pas dans le sens de Champfleury ni dans celui de la préface de *Pierre et Jean* de Maupassant, mais comme celui d'un journaliste qui noterait à la volée ce qu'il entendrait dans un salon, sans voir que la *représentation* littéraire de la réalité n'est aucunement *la réalité* elle-même. La notion de réalisme a souvent été plaquée, comme si Balzac reproduisait une réalité mondaine et historique, oubliant là encore qu'il s'agissait d'un texte *littéraire* et non d'un reportage sociologique.